

N° 84.

Prix : 1 fr. 20.

BELGIQUE : 1 fr. 50.



*Elle était effrayée de se trouver
aussi seule dans l'obscurité..... (p. 2662).*

C. I.

LIVRAISON 333.

Mais elle ne put dormir, tant ses nerfs étaient surexcités par l'attente.

Lentement les heures passaient...

Enfin l'infirmière entra dans la chambre et lui apporta le journal, qu'elle déplia tout de suite.

Elle était curieuse de savoir ce qui s'était passé dans le monde depuis qu'elle était enfermée et, soudain, une immense stupéfaction se peignit sur ses traits :

Son regard était tombé sur la manchette :

« Le suicide du Colonel Henry »

Et tandis qu'elle lisait le dramatique récit, son cœur battait à se rompre. Elle apprit ainsi que le colonel Henry s'était suicidé, après son arrestation, dans sa cellule.

Son cœur se contracta : tout ce qui s'était passé entre Henry et elle, lui revint à la mémoire.

Elle l'avait poussé à fabriquer ce faux bordereau... Ce suicide était son œuvre... C'était elle qui l'avait poussé au crime, pour nuire au capitaine Dreyfus...

Et maintenant le capitaine Dreyfus serait sauvé par ce suicide.

Cette pensée la soulagea un peu : elle cacha sa figure dans ses mains et pleura longuement...

Son âme était bouleversée... La joie, la haine, le remords s'y livraient un combat acharné...



Lorsque l'infirmière apporta le dîner d'Amy, elle fut effrayée de son aspect.

— Vous sentez-vous mal ? demanda-t-elle.

— Je suis très fatiguée, répondit la jeune femme.

— La promenade a été trop longue ?

Amy approuva d'un signe de tête.

— Je me coucherai de bonne heure et demain je serais rétablie.

Elle mangea à peine. Et, pleine d'impatience, elle attendit que l'infirmière sortit. Mais celle-ci tardait à s'en aller.

Elle arrangeait la chambre pour la nuit.

Puis le médecin vint pour la visite.

Lorsqu'il eut quitté la chambre, l'infirmière le suivit.

Amy l'entendit parler devant sa porte et elle pensai :

— Si elle pouvait oublier de fermer la porte à clef !

Mais son illusion ne fut pas de longue durée, elle entendit la clef tourner dans la serrure.

Amy était enfermée une fois de plus.

Dans ses projets d'évasion, elle avait escompté la possibilité, que la clef serait, par mégarde, oubliée par ses geôliers sur la porte.

Elle se leva doucement, s'habilla avec précaution et s'allongea sur le lit.

Puis, elle tira la couverture sur elle.

Dans le couloir, on entendait de temps en temps du bruit, des pas... qui allaient et venaient.

Longtemps, elle écouta ces bruits.

Peu à peu, ils diminuèrent, cessèrent tout à fait.

Amy se releva et, se dirigeant à tâtons à travers la chambre, elle observa le ciel par la fenêtre.

La lune s'était cachée derrière les nuées; le parc était entièrement dans l'ombre.

La jeune femme réfléchissait :

— Si j'arrive à m'enfuir, où irais-je ? se demandait-elle.

Elle ignorait où elle se trouvait.

Elle ne savait qu'une seule chose, c'était que la maison était loin d'une ville. Mais cela lui importait peu, pourvu qu'elle put enfin quitter cet enfer.

Soudain, la porte s'ouvrit, l'infirmière pénétra dans la chambre et alluma :

— Eteignez la lumière ! s'écria Amy avec angoisse... cela me fait mal aux yeux.

L'infirmière obéit et demanda :

— Qu'avez-vous, mademoiselle ?

— J'ai une violente migraine et je crois que j'ai la fièvre. Voudriez-vous m'apporter un cachet d'aspirine ?

— Dois-je appeler le docteur ?

— Non... non, cela n'est pas nécessaire... donnez-moi seulement un peu d'aspirine, cela me calmera, je pense.

L'infirmière s'en fut quérir le remède.

L'occasion sur laquelle Amy avait compté, se présentait enfin. Sa gardienne avait laissé la porte ouverte.

Plusieurs minutes allaient s'écouler avant son retour.

Elle devait en profiter.

Vivement, elle se leva, se glissa hors de la chambre et courut le long du couloir, vers le hall.

De la lumière, filtrant sous une porte, éclairait une partie du couloir où elle devait passer.

Amy s'arrêta net. Peut-être le docteur se trouvait-il dans cette pièce, d'où il pouvait l'apercevoir.

Si elle était prise, ses projets d'évasion s'anéantissaient pour toujours.

Elle serait surveillée plus étroitement encore et une fuite serait désormais impossible.

Son cœur battait si fort qu'elle pouvait à peine respirer. Surmontant sa peur et son trouble, elle reprit sa course, se précipita dans l'escalier, traversa le hall et disparut dans la nuit.

La haie ne pouvait pas être bien loin.

Il lui semblait entendre des voix résonner derrière elle.

Epouvantée, elle écouta.

Il lui sembla entendre un appel, son sang se glaça dans ses veines, et elle reprit sa course à nouveau.

Elle atteignit la haie.

Malgré l'obscurité, elle put se diriger vers le chemin qui devait être celui de son salut.

Réunissant toute son énergie dans un effort désespéré, elle se hissa sur le mur et se laissa tomber de l'autre côté.

Tremblant d'émotion, elle se remit sur pied, tout en se demandant de quel côté elle devait se diriger.

Devait-elle prendre à droite ou à gauche pour aller vers la capitale ?

Un doute atroce la paralysait.

Faisant un nouvel effort, luttant contre la fatigue et la peur, elle reprit sa course.

La route semblait interminable.

Elle était effrayée de se trouver ainsi seule dans l'obscurité...

Le chemin de sa vie, n'était-il pas aussi sombre, aussi dénué d'espoir, que cette route interminable ?

Ses forces diminuaient. Soudain, elle sursauta violemment, en entendant des pas qui venaient à sa rencontre.

Mais elle se rassura bientôt. Un pressentiment lui faisait deviner que le salut était proche.

CHAPITRE CCCLXV

UNE NOUVELLE INATTENDUE

Depuis la fuite de Zola, Jeanne n'était plus la même. Elle n'était plus la femme vivante et gaie, auprès de laquelle le poète avait toujours trouvé son inspiration et sa raison de vivre.

Sa distraction préférée était de rester dans sa chambre et de lire les lettres qu'elle recevait de lui.

Ces chères lettres...

Mais lorsqu'elle les parcourait, une immense tristesse l'étreignait, son cœur se brisait et les larmes inondaient ses joues pâles et amaigries.

Dans chacune de ses lettres, il lui criait son désespoir d'être loin d'elle.

Durant ces dernières années, elle et ses enfants avaient été pour lui son plus grand bonheur. Pas un jour ne s'était écoulé sans qu'Emile Zola n'eut passé plusieurs heures avec eux.

Maintenant, ils étaient loin l'un de l'autre, ils étaient séparés pour longtemps.

Malgré les lettres d'amour, et les consolations qu'elles leur prodiguaient, malgré l'espoir qu'ils avaient d'un avenir plus heureux, ils souffraient d'une grande tristesse.

Madame Jeanne Zola était, ce jour-là, assise à la fenêtre de sa maison de campagne de Verneuil et son visage exprimait sa douleur.

Les enfants étaient en vacances et jouaient dans le jardin.

Ils oubliaient leur tristesse dans les jeux de leur âge.

Jeanne ne trouvait même plus la force de jouer avec eux. Au contraire, les rires joyeux des petits lui déchiraient le cœur.

Aujourd'hui, elle souffrait particulièrement de sa solitude.

Les premières roses fleurissaient dans le jardin.

Elle se souvint du bonheur qu'elle éprouvait chaque année, à fleurir de la première rose la boutonnière d'Emile Zola.

Soudain les cris des enfants attirèrent son attention. Elle se pencha davantage à la fenêtre, les cherchant des yeux.

Elle-même poussa un cri de joie, en apercevant deux hommes qui s'approchaient.

— Ferdinand !...

Rapidement, elle quitta la chambre et se rendit dans le jardin.

Sur le seuil de la maison, elle rencontra Ferdinand Desmoulins et le docteur Larat, l'un de ses amis.

Jeanne voulut saluer cet ami dévoué.

Mais sa surprise était si forte, que l'émotion lui coupa la parole.

Sans pouvoir prononcer un mot : elle tendit la main à l'artiste.

Les enfants étaient fous de joie, ils gambadaient autour des visiteurs...

Maman, l'oncle Ferdinand nous apporte des nouveaux de papa...

Ferdinand Desmoulins hocha la tête, en regardant Jeanne.

— Comme vous êtes pâle et comme vous avez l'air triste !

Les lèvres de Jeanne tremblaient :

— Qu'est-il arrivé à Emile ? Un malheur ?

— Non, il va très bien... mais, rentrons à la maison si vous voulez bien..., je vous raconterai. Il est préférable que les enfants restent au jardin.

Jeanne se pencha vers ses chéris et les caressant doucement, elle dit :

— Allez jouer dans le jardin, mes enfants. laissez-nous...

Mais Denise secoua la tête :

— Non, maman, je veux rester avec l'oncle Ferdinand.

Jacques approuvait et insistait.

— Il va nous parler de papa.

— Plus tard, mes enfants, maintenant j'ai à causer avec l'oncle Ferdinand et le docteur Larat.

Denise fit la moue.

— Pourquoi devons-nous toujours partir, lorsqu'il y a des visiteurs... ?

— Parce que vous êtes encore trop petits, Denise.

— Papa ne nous renvoyait jamais, dit-elle tenace. Nous ne sommes plus petits. Nous comprenons tout et nous savons très bien que papa souffre innocemment... Il nous l'a dit lui-même et a ajouté que celui qui souffre pour la vérité, est noble et pur.

Jacques, suppliant levait ses petites mains :

— Sois gentille, maman, et laisse-nous rentrer avec toi. Nous serons bien sages et nous ne ferons pas de bruit.

Jeanne n'avait plus le courage de refuser, elle adressa un regard suppliant à Desmoulins.

Alors, l'artiste dit aux petits :

— Vous n'êtes pas gentils et papa sera très triste,

lorsque je lui raconterais que sa petite Denise est devenue aussi méchante.

La petite baissa la tête, puis elle prit son frère par la main.

— Viens Jacques, allons au jardin..., il ne faut pas que papa soit triste.

Jacques la suivit docilement.

Les deux enfants partirent dans le jardin.

Jeanne accompagnée des deux hommes, rentra dans la maison.

Dès qu'ils se furent assis dans le salon, elle se pencha vers Desmoulin et, d'une voix suppliante, elle murmura :

— Parlez donc enfin... ne me torturez pas... pourquoi êtes-vous venu ? Pourquoi avez-vous quitté Emile ?

Desmoulin prit les mains tremblantes de Jeanne dans les siennes.

— Ne vous inquiétez pas, rien de grave n'est arrivé. Je viens pour vous chercher...

Jeanne le regarda avec surprise.

— Vous venez me chercher ?

— Oui...

— Pour rejoindre Emile ?

— Oui...

— Nous irons en Angleterre...

— Oui...

Jeanne restait interloquée, cette nouvelle la bouleversait à un tel point, qu'elle en restait muette.

Le docteur Larat, qui était resté jusqu'alors silencieux, se tourna vers elle.

— Le désir d'Emile Zola de vous avoir près de lui, est si grand, qu'il en tomberait malade, si nous ne pouvions vous ramener, ainsi que les enfants, près de lui

Jeanne se redressa :

— Mais est-ce possible ?

— Nous allons tout faire, pour vous amener sains et saufs en Angleterre.

Les yeux de Jeanne brillaient de joie

— J'irai vers lui... je le reverrai?... Et je ne le quitterai plus ?...

Elle se leva de son siège et se mit à arpenter la chambre.

— Il faut excuser mon émotion, messieurs. L'idée de revoir Emile est si inattendue pour moi, si inespérée, que j'en suis toute bouleversée.

Desmoulins reprit la parole :

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Emile Zola se meurt de nostalgie. Il ne doit pas rester seul.

— Il faut faire vos préparatifs le plus vite possible, insista le docteur Larat.

— Ce sera vite fait !... s'écria Jeanne. Je vais faire immédiatement mes valises. Je suis tellement heureuse de pouvoir le rejoindre.

Mais ne montrez pas votre joie d'une façon si visible, conseilla Desmoulins.

Jeanne le regardait étonnée.

— Pourquoi donc ?

— Personne, sauf nous, ne doit savoir, que vous suivez Zola dans son exil. Votre départ doit être tenu secret.

Jeanne pressait les mains contre son cœur. Elle le sentait battre à coups précipités.

— Un départ mystérieux alors ? murmura-t-elle en secouant négativement la tête. Les enfants et moi ne sommes pas des criminels, pourtant ! Qu'avons-nous à faire avec le procès ?

— Rien..., dit le docteur Larat. Mais on vous surveille sans doute et l'on espère trouver par vous, la retraite de votre mari. La justice a tout intérêt à lui signifier son jugement. Si nos adversaires savaient où il

se cache, ils demanderaient immédiatement au gouvernement anglais son extradition.

Jeanne l'écoutait avec intérêt.

— J'avais déjà observé que nous étions surveillés... répondit-elle. Je comprends maintenant pourquoi...

— Vous avez vu des policiers ?

— Un seul. Mais il n'est pas venu depuis quelque temps.

— Tant mieux, probablement on s'est aperçu qu'on ne pouvait rien apprendre ici.

Les deux hommes se regardèrent.

— Et comment pensez-vous organiser notre départ, s'il doit passer inaperçu ?

— Nous avons tout préparé, dit Desmoulins. Louis Triouleyre et sa femme arriveront demain ici pour vous chercher. Les enfants doivent ignorer le but de ce voyage, car ils pourraient bavarder.

— Denise et Jacques sont des enfants très raisonnables, mais ils s'apercevront tout de suite de nos préparatifs et ils poseront des questions. Que dois-je leur dire ?

Le docteur Larat sourit :

— La curiosité des enfants est toujours grande. Je pense qu'il vaudrait mieux leur dire, qu'on part en voyage.

— Dites-leur donc que vous partez pour la Russie... proposa Desmoulins.

Jeanne Zola sourit doucement.

— Quelle ne sera pas leur joie, lorsqu'ils sauront la vérité. Ils regrettent tellement leur papa !

— Et Emile Zola comptera les heures jusqu'à votre arrivée.

— Comme ce sera beau, d'être enfin réunis. J'ai déjà rêvé à cela, mais je ne voyais jamais la possibilité de réaliser ce rêve. Et, maintenant le bonheur m'a surprise...

— Ne vous réjouissez pas trop vite, car les obstacles à surmonter sont encore nombreux. Emile Zola mourrait de douleur, si notre plan ne réussissait pas.

— Il doit réussir... Je ne crains aucun obstacle, s'il s'agit de rejoindre l'homme que j'aime.

Desmoulins se leva et, se tournant vers Jeanne, il dit :

— Nous partons maintenant pour Paris, faire tous les préparatifs. Après-demain à la même heure, vous recevrez la visite des Triouleyre. Soyez prête.

Jeanne tendit les deux mains aux deux amis.

— Je serais prête !... dit-elle avec force.

CHAPITRE CCCLXXVI

AUPRES DE L'AIME.

Claus de Groot se trouvait avec Monsieur van Aglerberg, dans le cabinet de travail de ce dernier, quand le domestique apporta un télégramme adressé au jeune homme.

— Ce sera l'ordre de Monsieur de Groot père de faire revenir son fils en Hollande, se dit le directeur de plantations.

Et il s'attendait à ce que Claus lui dise :

— Mon père me demande de revenir à la maison...

Mais il n'en fut rien.

Après avoir ouvert la dépêche et en avoir pris connaissance, le fils du multimillionnaire déclara :

— Ma fiancée m'annonce sa prochaine arrivée à Java...

Monsieur van Aglerberg le regarda avec un air stupéfait.

— Comment dites-vous ? fit-il, croyant qu'il n'avait pas bien compris. Votre fiancée va venir ?

— Oui...

— Elle vient vous chercher ?

— Non... Elle va rester ici...

Le directeur de plantations n'en revenait pas.

Après avoir relu encore une fois le télégramme, Claus reprit :

— Eh bien, Monsieur van Aglerberg?... Que dites-vous de cela ?

— Je ne sais vraiment pas quoi dire, Monsieur de Groot... Je suis fort étonné et je vois que vous l'êtes aussi... Et, si vous voulez bien me permettre cette remarque, cette nouvelle ne semble pas vous faire grand plaisir !

— C'est-à-dire... C'est tellement soudain !... Je ne peux pas encore bien me représenter ce qui résultera de ceci, mais il me semble que cela ne pourrait que nous créer de nouvelles difficultés... Je me demande surtout où je vais pouvoir loger ma fiancée...

— S'il ne s'agit que de cela, la difficulté n'est pas bien grande, Monsieur de Groot... Je demanderai à ma sœur de s'en charger... Notre maison est assez grande

pour que nous puissions réserver deux pièces à Mademoiselle Heydenrich... Je suppose que cela lui suffira provisoirement...

— Certainement... Seulement, cela va vous gêner énormément !

— Pas du tout !... S'il ne s'agissait que de cela, ce serait bien simple... Mais je me demande ce qui arrivera par la suite... Mademoiselle Heydenrich pourra-t-elle s'accoutumer à vivre ici ?... Cela n'est pas tellement facile... Ma sœur est déjà ici depuis des années et elle n'est pas encore bien habituée... Elle éprouve parfois de terribles nostalgies.

— Que voulez-vous ?... Je n'ai pas demandé à ma fiancée de venir ici... Elle a pris cette décision elle-même... Mais je ne parviens pas à comprendre comment elle a pu prendre tout à coup ce parti...

Monsieur van Aglerberg réfléchit un instant, puis il dit :

— Je crois que je peux le deviner, Monsieur de Groot... Mais avant de vous faire part de ce que je pense, je dois vous faire un aveu... Il y a quelques semaines, j'ai écrit à Monsieur votre père pour le mettre au courant de votre aventure avec Koalwink et je lui ai conseillé de vous faire revenir en Europe...

— Vous n'auriez pas dû faire cela, Monsieur le directeur...

— C'est aussi ce que je me suis dit hier quand j'ai reçu de Monsieur votre père un long télégramme qui ne contenait guère que des reproches...

— Et le résultat suivant est la prochaine arrivée de Julianne ! fit le jeune homme.

— Je le pense aussi... Mademoiselle Heydenrich aura appris de Monsieur votre père ce qui vous est arrivé dans la plantation de Koalwink et il est certain qu'elle doit en avoir conçu une grande inquiétude... Et

maintenant, elle veut venir vous rejoindre ici afin de pouvoir vous soigner dans le cas où vous seriez victime d'un nouvel attentat de la part de cette canaille...

Claus se mit à rire.

— Probablement ! répondit-il. De sorte qu'à tout prendre votre lettre aura quand même eu un bon résultat... Si je pouvais seulement être sûr de mon avenir ici...

— Vous n'hésiteriez pas à vous marier tout de suite ! compléta le directeur de plantations en souriant.

— Sans doute... Je suppose que cela ne serait pas tellement difficile, n'est-ce pas ?

— Pas le moins du monde... Si vous voulez, nous en parlerons aujourd'hui même à Monsieur Stuart, qui est fonctionnaire du Gouvernement... Mais vous aurez également à vous occuper de vous installer une résidence plus confortable que celle que vous avez actuellement...

— Evidemment... Mon bungalow ne serait assurément pas du goût de Juliana...

— Enfin, nous voilà déjà fixés sur ce qui va arriver !

— En tout cas, je vous remercie infiniment de l'intérêt que vous prenez à mes affaires, Monsieur van Aglerberg...

— Cela est bien la moindre des choses, Monsieur de Groot...

Ce disant, le directeur de plantations prit une boîte de cigares qui était sur sa table de travail et la présenta à Claus.

Les deux hommes allumèrent leurs havanes et causèrent encore quelques instants. Puis ils se mirent au travail.

Dans la soirée, ils s'en furent rendre visite au fonctionnaire Stuart à qui Monsieur van Aglerberg fit part des projets de Claus.



Tous deux quittèrent le navire et descendiren...
(p. 2678).

— Si vous le désirez, Monsieur de Groot, dit le fonctionnaire, je puis faire en sorte que votre mariage ait lieu dès l'arrivée de votre fiancée... Mais je vous conseillerais plutôt de ne pas trop vous hâter... Je crois qu'il serait préférable d'attendre au moins deux ou trois semaines afin de laisser le temps à cette demoiselle de se rendre compte du genre de vie que l'on mène ici et qu'elle n'ait pas de surprises...

— Je suis persuadé de ce que ma fiancée est déjà résolue à s'accommoder des inconvénients de la vie coloniale et qu'elle préférera qu'il n'y ait point de délai, répondit Claus.

— Bien... Comme vous voudrez...

Et le fonctionnaire ajouta en souriant :

— Je vous promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour favoriser votre bonheur... Je tâcherai aussi de trouver pour vous une maison passable, mais il faudra que vous vous occupiez vous-même d'engager les domestiques dont vous allez avoir besoin... Je ne sais si votre fiancée pourra se contenter de servantes malaises...

Claus comprit tout de suite que le fonctionnaire, en parlant de servantes malaises, faisait allusion à Koma. Tout le monde savait qu'il avait pris cette jeune fille chez lui et il fallait naturellement qu'il se débarrasse d'elle avant l'arrivée de Juliana.

— Il faut absolument que je trouve un moyen de la faire partir ! se disait-il, fort perplexe. Mais je crains que ça ne vas pas être facile !

Dès qu'il fut chez lui, il fit appeler la jeune fille.

— Koma, il faut que je te parle, lui dit-il. Tu es fiancée avec Savou, n'est-ce pas ?... Ne veux-tu pas te marier ?

— Pourquoi me parlez vous de cela, Monsieur ?

— Parce que je voudrais que tu sois heureuse, Ko-

ma... Je suis prêt à te donner deux cents florins pour que vous puissiez construire une hutte... N'es-tu pas contente ?

La jeune fille le regarda avec un air méfiant.

— Je n'ai pas besoin de votre argent, Monsieur, lui dit-elle. Je ne veux pas avoir de hutte... Je veux rester ici et vous servir...

— Tu ne peux quand même pas continuer toute ta vie de jouer le rôle d'une servante, Koma... Ce serait beaucoup plus agréable pour toi d'être mariée...

— Je veux rester ici, Monsieur ! insista la jeune Malaise en élevant la voix. Et je ne me laisserai pas renvoyer !

— Je le pensais bien ! se dit Claus à part soi. Quelle ennuyeuse affaire !

Durant quelques instants, il demeura silencieux, se demandant comment il allait procéder.

— Vous n'allez pas me chasser comme un chien, Monsieur ? reprit tout à coup la jeune fille.

— Il ne s'agit pas de te chasser, Koma... Mais je ne peux pas te garder ici, parce que je vais quitter le bungalow...

Retournez-vous déjà en Europe, Monsieur ? demanda la petite avec un air effrayé.

— Non, Koma... Je ne retourne pas en Europe... Je vais prendre une autre maison, plus grande que celle-ci, parce que je vais bientôt me marier... Comprends-tu maintenant pourquoi je ne peux pas te garder ?

— Non, Monsieur, je ne le comprends pas... Je suis prête à servir votre épouse comme je vous sers...

— Il y a de quoi devenir fou ! pensa Claus. Comment diable vais-je m'arranger ?... Julianne sera ici dans trois semaines et il ne faut absolument pas qu'elle trouve cette petite chez moi...

Il était persuadé de ce que la présence de cette jeune

filles dans son bungalow devait déjà avoir donné lieu à toute espèce de commentaires et il craignait fort que Mademoiselle Heydenrich en entendit parler.

Il était indispensable d'éviter cela. Koma devait partir, cela ne pouvait être mis en question.

— Tu peux te retirer, Koma, fit-il, ne sachant plus quoi lui dire pour le moment.

La jeune fille se dirigea lentement vers la porte. Mais avant de sortir de la pièce elle se retourna et s'exclama :

— Monsieur, si vous me chassez, il arrivera un malheur...

Claus ne répondit pas, mais le regard que la jeune Malaise venait de fixer sur lui ne pouvait lui laisser aucun doute sur les sentiments dont elle était animée, et il commença de se sentir très inquiet.

Cette absurde complication lui gâtait toute la joie qu'il aurait dû éprouver en pensant qu'il allait bientôt revoir Juliana. C'était presque avec terreur, maintenant, qu'il envisageait l'avenir.

La crainte de ce qui arriverait s'il ne parvenait pas à se débarrasser de Koma le remplissait d'angoisse.

Il était furieux ; furieux contre Koma et contre lui-même.

— Pourquoi n'ai-je pas le courage de la mettre tout simplement à la porte ? demanda-t-il tout à coup.

Et il fut presque sur le point de mettre immédiatement cette intention à exécution. Mais l'instant d'après, il se dit que cela était impossible.

— Non ! murmura-t-il. Je ne peux pas, car je lui dois une immense gratitude.

En fin de compte, Koma était toujours chez Claus quand le jour de l'arrivée de Mademoiselle Heydenrich fut venu.

— Tâche de ne pas te montrer si ma fiancée vient ici ! dit-il à la jeune Malaise avant de sortir pour se rendre au port.

Quand il se trouva enfin en présence de Juliane, le jeune homme ne parvint pas à dissimuler entièrement son inquiétude qui, malgré lui, se reflétait sur sa physionomie.

Mademoiselle Heydenrich paraissait également assez préoccupée.

— Tu as l'air bien triste, Claus ! remarqua-t-elle tout à coup. N'es-tu donc pas content de me revoir ?

— Comment pourrai-je ne pas être content ? répondit le jeune homme.

— Je n'en ai pas l'impression !... Tu me sembles tellement nerveux...

— C'est que... je me demande si tu ne vas pas bientôt regretter d'être venue ici...

La jeune fille se mit à rire.

— Quelle charmante supposition ! s'exclama-t-elle.

— Je crains que tu ne t'ennuies terriblement à Java !

— Quelle idée !... Ne penses pas à cela, Claus !... Je suis heureuse d'être auprès de toi... Comment pourrais-je m'ennuyer ?

Ce disant, Mademoiselle Heydenrich mit son bras sous celui de son fiancé et se serra affectueusement contre lui.

Tous deux quittèrent le navire et descendirent sur le quai où attendaient Monsieur van Aglerberg. Mademoiselle van Aglerberg, sœur du directeur de plantations, et Monsieur Stuart.

— Je ne m'attendais pas à être accueillie par tant

d'amis ! s'exclama Juliana, après que les présentations eurent été faites.

Mademoiselle van Aglerberg lui offrit une magnifique gerbe de fleurs en lui disant :

— Je vous souhaite un heureux séjour à Java et beaucoup de bonheur, Mademoiselle Heydenrich...

Juliana lui serra chaleureusement la main.

— Monsieur et Mademoiselle van Aglerberg ont eu l'amabilité de te préparer une chambre dans leur maison où tu pourras rester jusqu'au jour de notre mariage, dit Claus.

— Ce sera un grand plaisir pour nous si vous voulez bien accepter notre modeste hospitalité, Mademoiselle, ajouta le directeur de plantations.

Puis l'on monta en voiture pour se rendre à la maison des van Aglerberg.

Juliane se montra très contente du joli petit appartement qu'on lui avait destiné.

— Habites-tu près d'ici, Claus ? demanda-t-elle à son fiancé.

— Non, répondit le jeune homme. Mon bungalow est situé dans un quartier assez éloigné...

— Je suis impatiente de voir la maison où tu demeures, reprit Mademoiselle Heydenrich. Tu m'y conduiras aujourd'hui même, n'est-ce pas ?

— Ne préférerais-tu pas remettre cela à demain, Juliane... Tu dois être fatiguée de ton voyage et...

— Je ne suis pas fatiguée du tout ! interrompit la jeune fille. Et je tiens absolument à voir ton bungalow dès aujourd'hui...

Mademoiselle van Aglerberg avait invité les deux fiancés et les messieurs à prendre le thé qui fut servi dans la véranda.

Au bout d'une heure, une servante malaise vint annoncer que les bagages de Mademoiselle Heydenrich étaient arrivés.

— Voulez-vous donner les clefs de vos malles pour que la femme de chambre puisse ranger vos effets dans l'armoire, Mademoiselle ? proposa la sœur du directeur de plantations.

— Volontiers, répondit Juliana.

Et, retirant un petit trousseau de clefs de son sac, elle le tendit à la servante.

Un peu plus tard, elle se leva en disant :

— Veuillez me permettre de me retirer... Je voudrais changer de vêtements.

Mademoiselle van Aglerberg s'empressa de répondre :

— Faites, je vous prie... Auriez-vous l'intention de sortir ?

Juliane répondit affirmativement ; puis elle prit congé des messieurs qu'elle remercia encore une fois de leur cordiale réception de bienvenue.

Quand elle entra dans sa chambre, elle trouva ses vêtements et son linge déjà parfaitement rangés.

S'approchant de la fenêtre, elle laissa longuement errer son regard sur les grands palmiers qui entouraient la maison.

Ce décor exotique lui plut beaucoup et elle était très contente de l'énergique résolution qu'elle avait prise, se disant qu'elle serait certainement heureuse pourvu qu'elle puisse demeurer auprès de Claus.

Tant que le jeune homme était resté en Europe, elle n'avait éprouvé à son égard qu'une affection assez modérée. Mais maintenant, après sa dramatique aventure, elle avait senti s'éveiller en elle un véritable et ardent amour et elle tenait à être auprès de lui parce qu'elle le savait menacé d'une nouvelle tentative de vengeance de la part de Koalwink.

Après avoir fait un peu de toilette, elle retourna dans la véranda où son fiancé l'attendait.

— Maintenant, lui dit-elle, allons voir ton bungalow...

Elle fut assez étonnée de voir que le jeune homme paraissait mécontent, ou peut-être inquiet mais, comme il ne faisait aucune remarque, elle s'abstint de l'interroger.

Durant le chemin, Claus ne parla presque pas, ne répondant que d'une façon distraite quand sa fiancée lui adressait la parole.

— Il pense sans doute à l'avenir, se disait Juliane.

Et elle s'efforça de dissiper les inquiétudes qu'il pouvait avoir à ce sujet.

Dès qu'elle vit le bungalow, elle s'écria gaiement :

— Mais cette maison est très jolie, Claus !... Nous n'avons pas du tout besoin de mieux que ça !

— C'est beaucoup trop petit pour deux personnes, répondit Claus. Ce n'est guère plus qu'une hutte !

— Eh bien, je crois que ce serait très amusant de vivre dans une hutte !... Allons voir l'intérieur...

Il n'y a que quatre pièces, dit le jeune homme, et elles sont aussi misérables que possible... J'ai vraiment honte de te faire entrer là-dedans !

Mais Mademoiselle Heydenrich insista et Claus fut bien obligé de lui donner satisfaction.

Juliane voulut inspecter en détail toutes les pièces du petit pavillon.

En ouvrant une porte qui donnait sur la véranda, elle fut tout étonnée de voir une jeune et jolie Malaise qui se tenait accroupie sur une natte.

— Qui est cette personne ? demanda-t-elle.

— Ma servante, répondit Claus.

Koma les regardait avec un air intimidé.

Juliane contempla un instant avec un intérêt le joli visage de la jeune indigène et elle devina tout de suite que cette jeune fille devait être celle qui avait sauvé

Claus, quand il s'était trouvé sur le point d'être asphyxié par les émanations des orchidées dans la plantation de Koalwink.

Elle ne dit plus rien, mais elle ne pouvait se défendre contre un vague sentiment de malaise qui anéantit tout à coup la joie qui remplissait son cœur l'instant auparavant.

CHAPITRE CCCLXXVII

UNE AIDE INESPEREE

Amy Nabot ne put distinguer tout de suite les traits du visage de l'homme qui s'avancait vers elle.

Elle ne voyait que sa silhouette.

Il était grand et maigre, un peu voûté.

Après une brève hésitation, elle l'aborda et lui demanda le chemin pour aller à Paris.

L'homme la regarda avec étonnement.

— A Paris ? fit-il. Mais vous vous en éloignez !... Vous auriez dû tourner à gauche et prendre l'une des rues qui mènent vers la station d'Issy... Je vais moi-même à la gare.. Voulez-vous m'accompagner ?

— Volontiers, Monsieur.. Je vous remercie...

Tous deux se mirent à marcher en silence.

Amy Nabot se demandait quelle heure il pouvait être car elle ne se rendait pas compte du temps qui s'était écoulé depuis qu'elle était en chemin.

Elle se sentait exténuée de fatigue et tous ses membres lui faisaient mal.

L'inconnu jeta un coup d'œil sur sa montre et s'exclama :

— Marchons un peu plus vite... Il est une heure moins dix et le dernier train part à une heure cinq... Nous avons tout juste le temps..

Puis, après un instant de silence, il reprit :

— Dans quel quartier de Paris habitez-vous ?

— Rue de Lille...

— Le train que nous allons prendre va à la Gare des Invalides.... Vous n'aurez plus bien longtemps à marcher pour arriver chez vous.

L'ancienne espionne ne répondit pas.

Au moment d'entrer dans la gare, elle reprit la parole.

— Je ne peux pas prendre le train, dit-elle. Je vais rester ici jusqu'à l'aube, puis je continuerai mon chemin à pied...

— Vous ne pouvez pas rester ici, parce que la gare ferme immédiatement après le passage du dernier train répondit l'homme.

Et, après une courte pause, il demanda :

— Vous n'avez pas d'argent ?

— Non, avoua l'aventurière. J'ai perdu mon porte-monnaie.

— Eh bien, je vais prendre un billet pour vous... Ce n'est qu'une affaire de quelques sous... Je n'en mourrai pas !

— Vous êtes bien aimable, Monsieur ! Si vous

voulez bien me donner votre adresse, je vous renverrai l'argent dès demain...

— Cela n'en vaut pas la peine.. La somme est insignifiante...

Ce disant, l'inconnu s'approcha du guichet et prit deux billets pour Paris.

Au même instant, le train entraît en gare.

Amy Nabot et son compagnon de rencontre prirent place dans un compartiment vide. Durant le trajet, ils n'échangèrent que quelques phrases banales. Ni l'un ni l'autre n'avait grande envie de parler.

Quelques minutes plus tard, le convoi entraît dans la Gare des Invalides.

Au moment de descendre du wagon, l'ancienne espionne tendit la main à l'inconnu, le remerciant encore une fois pour le grand service qu'il lui avait rendu.

L'homme la salua avec politesse et s'éloigna rapidement.

Amy Nabot sortit de la gare et se mit à marcher dans la direction du Quai d'Orsay. Se trouvant sans ressources et sans abri elle ne pouvait mieux faire que d'aller demander l'hospitalité à Madame Etienne qui lui avait témoigné une grande bienveillance lors de son séjour dans la petite pension de famille. Mais elle ne pouvait songer à déranger la brave femme à une heure pareille. Il fallait qu'elle attendît au moins jusqu'à l'aube.

Elle passa donc le restant de la nuit à se promener lentement sur le quai, s'asseyant de temps à autre sur un banc, quand elle était trop fatiguée. Ce fut une nuit vraiment horrible. Quoique la température fut assez douce, l'aventurière se sentait toute transie de froid et elle avait beaucoup de peine à se tenir debout, car elle était encore très faible et accablée de lassitude.

Finalement, le ciel commença à blanchir un tant soit peu au dessus des tours de Notre-Dame.

C'étaient les premières lueurs du jour qui allait se lever.

Amy Nabot laissa échapper un soupir de soulagement.

Dès qu'il fit tout à fait jour et que les rues se furent animées du passage des premiers travailleurs se rendant à leur besogne, elle prit le chemin de la rue de Lille et sonna à la porte de la pension de famille.

Madame Etienne, qui était très matinale, vint aussitôt lui ouvrir.

— Ciel !... Qui vois-je ! s'exclama-t-elle en reconnaissant son ancienne cliente. Vous voilà guérie ?... Je suis bien contente de vous revoir... Entrez donc... Figurez-vous que je suis allée vous demander dans toutes les cliniques de Paris, mais on m'a répondu partout que l'on n'avait personne de votre nom... Etes-vous tout à fait en bonne santé, maintenant ?

L'aventurière répondit affirmativement.

— Oui, Madame Etienne, fit-elle. Je suis en bonne santé, mais je suis à demi morte de fatigue.

Ce ne fut qu'alors que la brave dame remarqua que les vêtements et les souliers d'Amy Nabot étaient tout couverts de poussière. Comprenant qu'elle devait avoir fait une longue marche, elle la fit asseoir dans un fauteuil et lui apporta une tasse de café.

— Racontez-moi ce qui vous est arrivé, dit-elle ensuite.

Amy respirait ; elle se sentait en sûreté et avait l'impression qu'elle n'était plus toute seule au monde.

— Il y a peu de gens qui soient seuls... pensa-t-elle, se rappelant que James Wells s'était plaint de sa solitude.

Pauvre James !... Où pouvait-il être à présent ?

De nouveau, elle se souvint du temps passé avec lui et qui avait été pour elle des jours de bonheur sans mélange.

Sans les intrigues de Dubois, elle serait aujourd'hui la femme de James Wells, elle aurait pu oublier son triste passé, comme on oublie un mauvais rêve.

Maintenant, il ne lui restait que misère et tristesse. Madame Etienne la pria de se restaurer :

— Mangez de bon appétit, cela vous remettra complètement... dit-elle en souriant, puis elle continua :

— Comme je suis contente de vous avoir de nouveau chez moi ! car j'ai été très inquiète pour vous, je n'ai pas pu venir vous voir à l'hôpital, car j'ignorais dans lequel vous vous trouviez. L'ami qui vous y avait transporté, m'avait donné par mégarde une fausse adresse.

— Quel était son nom ? demanda Amy.

— Il ne me l'a pas dit et j'ai négligé de le lui demander.

— Vous auriez dû insister pour savoir son nom, Madame Etienne.

— Je n'ai pas osé, mademoiselle Nabot. Il avait l'air de vous être si dévouée, que j'ai eu confiance en lui. Ai-je eu tort ?

La brave femme considérait Amy avec inquiétude.

— Vous avez eu tort, madame, car j'étais entre les mains d'un coquin.

— Ciel ! racontez-moi cela !

Amy fit le récit de son aventure. Madame Etienne était affolée.

— Je suis bouleversée de penser que tout ce qui vous est arrivé est de ma faute. Il faudra me pardonner et me donner l'occasion de réparer le tort que je vous ai fait. Je ne me le pardonnerai jamais.

Amy l'interrompit.

— Comment était le monsieur que se disait mon ami ? Pouvez-vous me le décrire ?

— Je pense que oui. Il était grand, mince, et lors-

que je le vis pour la première fois, il portait l'uniforme d'officier. Même, sans ce costume, il aurait eu toutes les apparences d'un militaire.

— Avait-il le grade de colonel ?

— Je pense que oui, sans toutefois pouvoir vous l'affirmer.

Amy n'avait plus de doute.

C'était Henry qui lui avait joué ce mauvais tour.

Il avait essayé de se débarrasser d'elle pour échapper au danger qu'elle représentait pour lui.

Maintenant il avait expié ses fautes par la mort et Amy pensait au moyen d'expier les siennes.

Elle était venue de Montreux à Paris, décidée à accepter son châtimement.

Madame Etienne la tira de ses pensées.

— Avez-vous idée de qui il s'agissait ?

Amy inclina affirmativement la tête.

— Allez-vous lui demander raison de son acte ?

— Ce n'est plus possible. Il est mort ! répondit-elle.

Madame Etienne la regarda effrayée.

— Il s'est suicidé.

— Juste ciel !...

Il y eut un silence.

Amy réfléchit à ce qu'elle devait faire et elle décida d'aller à l'Etat-Major, pour y déposer ses aveux.

Elle se leva.

— J'ai besoin de sortir, madame, et je voudrais m'habiller. Avez-vous encore ma malle ?

Madame Etienne était devenue très pâle.

— Mon Dieu... mademoiselle, dit-elle... je ne l'ai plus. Je l'avais donnée à ce monsieur.

Amy était désespérée :

— Que vais-je faire ? Toutes mes robes étaient dans cette malle.

Elle ne pouvait pas aller à l'Etat-Major avec la robe sale et déchirée qu'elle portait.

— Si vous savez le nom du monsieur qui a pris vos affaires, vous pourriez retrouver votre malle, mademoiselle, dit madame Etienne, — la police pourrait vous aider à la chercher.

— Non, ce n'est pas possible. Aidez-moi plutôt à arranger ma robe.

Les deux femmes se mirent à nettoyer et à broser la robe et les souliers et madame Etienne répara les dégâts occasionnés aux vêtements.

— Voilà... maintenant vous pouvez sortir.

Amy regarda la pendule.

Il était à peine huit heures.

Elle pensa que n'ayant pas d'argent elle devrait se rendre à pied à l'Etat-Major. Et la distance était grande.

Mon Dieu ! comme c'était pénible d'être dans cette triste alternative.

Elle prit une décision.

— Pourriez-vous me donner un certificat de domicile ? demanda-t-elle.

Madame Etienne la regarda étonnée :

— Que voulez-vous faire avec cela ?

— J'ai besoin d'une pièce d'identité, car je dois aller au Mont de Piété pour engager ma bague. Je suis sans ressources.

— Mais vous ne devez pas aller au Mont de Piété pour cela, mademoiselle... je veux vous avancer de l'argent. Combien vous faudra-t-il ?

— Donnez-moi quelques francs, je vous en serais très reconnaissante. Mais je dois vous demander tout de même le certificat de domicile car j'ai besoin de réaliser une somme plus forte et en engageant ma bague au Mont de Piété je recevrais sûrement cinquante ou soixante francs. Avec cela, je pourrais aussi régler mes dettes envers vous.

— Mais vous ne me devez rien, mademoiselle... tout a été payé.